

PROLOGUE

Un ronronnement sourd a résonné dans l'air, une semaine peut-être après les Détonations – il était difficile de garder la mesure du temps. Un ciel sombre et froissé déployait ses bancs de nuages noirs par-dessus un air saturé de cendres et de poussières. Nous n'avons jamais su s'il s'agissait d'un avion ou d'un quelconque vaisseau aérien, tant les nuées étaient figées. Toutefois, j'ai vu une sorte de ventre de métal, le faible éclat d'une coque, qui s'est abaissée un instant avant de s'évanouir. Le Dôme non plus n'était pas distinct. Lui qui brille aujourd'hui sur la colline n'était alors qu'une vague lueur pourpre dans le lointain. Il semblait flotter au-dessus de l'horizon, tel un corps céleste, un pompon lumineux et sans attache.

Comme le ronronnement trahissait une mission aérienne, nous nous sommes demandé s'il y aurait de nouveaux bombardements. Mais quel en aurait été l'objectif ? Tout avait disparu, effacé ou balayé par les flammes ; çà et là, des flaques retenaient les pluies noires. Ceux qui avaient bu l'eau en étaient morts. Nos cicatrices étaient encore fraîches, nos plaies à vif, nos déformations douloureuses. Les survivants allaient clopin-cloplant, cortège de la mort en quête d'un lieu

épargné par les bombes. Nous avons cessé de lutter. Nous étions démunis. Nous ne cherchions pas même à nous abriter. Peut-être certains voulaient-ils y voir un effort pour se détendre. Peut-être l'ai-je cru moi aussi.

Ceux qui le pouvaient encore s'extirpèrent des décombres. Tel n'était pas mon cas : ma jambe droite avait été sectionnée à la hauteur du genou et ma main était couverte d'ampoules à force d'utiliser un tuyau en guise de canne. Toi, Pressia, tu n'avais que sept ans et tu étais petite pour ton âge ; tu souffrais d'une blessure au poignet qui ne se refermait pas et les brûlures rougeoiaient sur ton visage. Mais tu étais rapide. Tu as escaladé les ruines pour te rapprocher du son, qui t'attirait parce qu'il dominait et venait du ciel.

C'est alors que l'air a pris forme, un tournoiement céleste, un tourbillon d'ailes voletantes, libres de tout corps.

Des bouts de papier.

Ils se sont déposés autour de toi comme des flocons géants, pareils à ceux que les enfants découpaient dans du papier plié pour les coller sur les vitres de la classe, mais devenus gris déjà au contact des cendres portées par le vent.

Tu en as ramassé un, de même que les autres qui le pouvaient, jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus. Tu m'as tendu le papier et j'ai lu à voix haute :

Nous savons que vous êtes là, nos frères et sœurs.

Un jour, nous sortirons du Dôme pour vous rejoindre dans la paix.

Pour l'heure, nous vous observons de loin, avec bienveillance.



« Comme Dieu, ai-je murmuré. Ils nous observent comme l'œil bienveillant de Dieu. » Je n'étais pas le seul à avoir eu cette pensée. Les uns, intimidés, étaient emplis d'admiration. Les autres enrageaient. Tous, nous étions abasourdis, stupéfaits. Proposeraient-ils à certains d'entre nous de franchir les portes du Dôme ? Nous rejetteraient-ils ?

Les années viendraient à passer. Ils nous oublieraient.

Au début cependant, les bouts de papier sont devenus précieux – une forme de monnaie. Cela n'a pas duré. La souffrance était trop grande.

Après avoir lu le papier, je l'ai plié et je t'ai dit : « Je le garderai soigneusement pour toi, d'accord ? »

J'ignore si tu m'as compris. Tu étais encore distante et muette, le visage aussi blanc, les yeux aussi vides que ceux de ta poupée. Au lieu de hocher la tête, tu secouais celle de la poupée, qui faisait à présent définitivement partie de toi. Quand ses paupières clignaient, les tiennes clignaient.

Il en a été ainsi longtemps.

PRESSIA

PLACARDS

Pressia est allongée dans le placard. C'est là qu'elle dormira quand elle aura seize ans, c'est-à-dire dans deux semaines – la pression du contreplaqué noirci enserrant ses épaules, l'air ouaté, les particules de cendre emprisonnées. Il faudra qu'elle soit forte pour survivre à cela – forte, calme et, la nuit, à l'heure où l'ORS patrouille dans les rues, invisible.

Elle entrouvre la porte avec son coude et son grand-père apparaît, assis sur sa chaise, tout près de l'entrée. Le ventilateur logé dans sa gorge vrombit doucement ; les petites pales en plastique tournent dans un sens lorsqu'il inspire, et dans l'autre lorsqu'il expire. Elle est tellement habituée au ventilateur qu'il peut s'écouler des mois sans qu'elle y prête attention, mais tôt ou tard arrive un moment, comme celui-ci, où elle a l'impression d'être étrangère à sa propre vie et où tout l'étonne.

« Alors, tu penses pouvoir dormir là ? l'interroge-t-il. Tu t'y plais ? »

Elle déteste le placard, mais elle ne veut pas le blesser. « Je me sens comme un peigne dans une boîte », répond-elle. Ils vivent dans l'arrière-boutique d'un salon de coiffure détruit par un incendie. La pièce exiguë comprend deux chaises, deux grabats hors d'âge, l'un où dort son

grand-père, l'autre qu'elle a utilisé jusque-là, et une cage à oiseaux artisanale suspendue au plafond par un crochet. Ils entrent et sortent par la porte du fond, qui donne sur une ruelle. À l'époque de l'Avant, ce placard bas contenait la réserve de matériel de coiffure – les boîtes de peignes noirs, les bombes de mousse à raser, les essuie-mains soigneusement pliés, les blouses blanches qui s'attachent autour du cou par un bouton-pression. À coup sûr, elle rêvera qu'elle est de la mousse enfermée dans un aérosol.

Son grand-père se met à tousser ; le ventilateur s'affole. Le visage du vieil homme devient cramoisi. Pressia, après s'être extirpée du placard, le rejoint rapidement et lui tape dans le dos, tambourine sur ses côtes. À cause de cette toux, les gens ont cessé de faire appel à ses services – entrepreneur de pompes funèbres au temps de l'Avant, il s'est ensuite forgé une réputation de tailleur de chair, appliquant aux vivants son savoir-faire avec les morts. Elle avait l'habitude de l'aider à désinfecter les plaies à l'alcool, à aligner les instruments, parfois à contenir un enfant qui se débattait. Maintenant, les gens pensent qu'il est contaminé.

« Ça va ? » s'inquiète-t-elle.

Lentement, il reprend sa respiration. Il hoche la tête. « Très bien. » Il ramasse la brique sur le sol et la repose sur son moignon de jambe, juste au-dessus de l'amas de fils électriques fondus. La brique est sa seule protection contre l'ORS. « Ce placard-lit est ce que nous avons de mieux, déclare-t-il. Attends seulement de t'y faire. »

Pressia sait qu'elle devrait se montrer plus compréhensive. Il a construit la cachette quelques semaines plus tôt. Les placards s'étendent le long de la cloison les séparant du local principal de la boutique. Les vestiges de l'ancien

salon, dont le toit a été complètement soufflé par l'explosion, se retrouvent pour la plupart à l'air libre. Son grand-père a retiré des placards tous les sous-vêtements et les étagères. Au fond, contre le mur de séparation, il a ménagé une paroi factice, une trappe dissimulée par un panneau de bois qu'elle pourra faire sauter si elle doit prendre la fuite. Et après, où ira-t-elle ? Son grand-père lui a montré une ancienne canalisation d'irrigation dans laquelle se cacher, pendant que l'ORS passera l'arrière-boutique au crible et découvrira un placard vide, et que le vieillard expliquera qu'elle est partie depuis des semaines, pour de bon sans doute, si elle n'est pas déjà morte. Il tente de se convaincre qu'ils le croiront, qu'elle aura la possibilité de revenir et que l'ORS les laissera en paix après cela. Bien sûr, ils savent tous deux que c'est improbable.

Elle a connu quelques enfants plus âgés qui se sont sauvés – un certain Gorse et sa sœur cadette, Fandra, qui était une bonne amie de Pressia avant qu'ils ne s'enfuient, voilà quelques années, un garçon dépourvu de mâchoire, et encore deux gamins qui ont prétendu qu'ils allaient se marier loin d'ici. Il existerait, paraît-il, un réseau souterrain menant hors de la ville, au-delà des Terres fondues et des Terres mortes, là où subsistent peut-être d'autres survivants – des civilisations entières. Qui sait ? Mais ce ne sont là que des bruits, des mensonges bien intentionnés, pour reconforter les gens. Ces enfants ont disparu. Personne ne les a jamais revus.

« Je suppose que j'aurai le temps de m'y faire ; tout le temps du monde, même, dans deux semaines à partir d'aujourd'hui », convient-elle. Quand elle aura seize ans, elle sera confinée dans l'arrière-boutique et dormira dans

le meuble mural. Son grand-père lui a fait promettre de ne pas déroger à cette règle : « Sortir sera trop dangereux. Mon cœur n'y résistera pas. »

Ni l'un ni l'autre n'ignore ce qui arrive apparemment si vous ne vous présentez pas au quartier général de l'ORS le jour de vos seize ans. Ils viennent vous prendre dans votre sommeil. Ils viennent vous prendre pendant que vous marchez seul au milieu des décombres. Ils viennent vous prendre qui que vous achetiez, et quel qu'en soit le prix – mais encore faudrait-il que son grand-père ait la moindre somme d'argent pour soudoyer quiconque.

Si vous ne vous livrez pas à eux, ils viennent vous enlever. Ce n'est pas un on-dit. C'est la vérité. On raconte qu'ils vous emmènent dans les Terres extérieures, où ils désapprennent à lire à ceux qui ont appris, comme Pressia. Son grand-père lui a enseigné les lettres et lui a montré le Message : *Nous savons que vous êtes là, nos frères et sœurs...* (Plus personne ne parle du Message. Le vieil homme l'a caché quelque part.) On raconte qu'ensuite ils vous apprennent à tuer en utilisant des cibles vivantes. Que soit vous apprenez à tuer, soit, si vous êtes trop déformé par les Détonations, vous servez de cible vivante, et c'est la fin pour vous.

Qu'arrive-t-il aux enfants du Dôme quand ils atteignent l'âge de seize ans ? Pressia imagine que c'est comme dans l'Avant – un gâteau, des cadeaux dans leur emballage de couleurs vives, des piñatas, ces animaux bourrés de sucreries, suspendus et qu'on casse avec un bâton.

« Est-ce que je peux faire un saut au marché ? Nous sommes presque à court de racines. » La jeune fille sait préparer certaines variétés de racines, qu'elle cuit à l'eau ;

c'est l'essentiel de leur nourriture. Et puis, elle a envie de respirer l'air du dehors.

Son grand-père la regarde avec anxiété.

« Mon nom n'est pas encore sur la liste », le rassure-t-elle. La liste officielle de ceux qui doivent se livrer à l'ORS est placardée dans toute la ville – des noms et des dates de naissance serrés sur deux colonnes après avoir été recueillis par l'organisation. Celle-ci est apparue peu après les Détonations, sous la dénomination d'« Opération de Recherche et de Secours » –, mettant sur pied des unités médicales qui ont été un échec, dressant des listes de survivants et de morts, puis formant une petite milice pour maintenir l'ordre. Cependant, les chefs de l'époque ont été destitués. L'ORS est devenue l'« Opération Révolution Sacrée », dont les nouveaux dirigeants gouvernent par la peur et ont l'intention de renverser le Dôme un jour.

À présent, l'organisation ordonne que tous les nouveaux-nés soient enregistrés, sous peine de punition pour les parents. Elle effectue également des descentes surprises dans les foyers. Les gens déménagent si fréquemment qu'il est impossible de retrouver leur trace. De toute façon, il n'existe plus rien de tel qu'une adresse – tout ce qui reste, ce sont des rues enfouies sous les gravats et dont les noms ont été effacés. Tant qu'elle n'est pas sur la liste, Pressia a le sentiment que le danger n'est pas vraiment réel. Elle espère qu'elle n'y figurera jamais. Ils ont peut-être oublié son existence, égaré un tas de fichiers, et le sien se trouvait dedans.

« En plus, nous avons besoin de faire des réserves. » Elle doit stocker le plus d'aliments possible avant que son grand-père ne prenne la relève dans les expéditions au

marché. Elle est plus douée que lui pour le marchandage, l'a toujours été. Elle s'inquiète de ce qui se passera quand il sera chargé des courses.

« D'accord, très bien, approuve-t-il. Kepperness nous doit toujours quelque chose pour mes points de suture sur la gorge de son fils.

— Kepperness », répète-t-elle. Voilà quelque temps déjà que celui-ci les a payés. Parfois, son aïeul ne se rappelle que ce qu'il veut bien. Elle s'avance jusqu'au rebord de la fenêtre fêlée, sur lequel est posée une rangée de petites créatures qu'elle a fabriquées avec des morceaux de métal, d'anciennes pièces de monnaie, des boutons, des charnières, des engrenages qu'elle a récupérés – de petits jouets à ressort : des poussins qui sautillent, des chenilles qui ondulent, une tortue qui claque du bec. Mais ceux qu'elle préfère, ce sont les papillons. Elle en a fait une demi-douzaine à elle seule. Leur squelette est constitué de dents des peignes noirs et leurs ailes ont été découpées dans les blouses blanches. Quand on les remonte, ils battent des ailes, mais elle n'a jamais réussi à les faire voler.

Elle en ramasse un, remonte le ressort. Ses ailes frémissent, soulèvent quelques cendres. Des cendres qui tourbillonnent – ce n'est pas si laid. En fait, ça peut même être beau, un tourbillon de cendres dans la lumière. Elle ne cherche pas à en voir la beauté, mais elle la voit. Elle trouve de petits moments de beauté partout – jusque dans la laideur. La lourdeur des nuages drapant le ciel, certains bordés de bleu sombre. De la rosée s'élève encore du sol et forme des chapelets de perles sur des fragments de verre noirci.

Pendant que son grand-père observe la ruelle, elle glisse le papillon dans son sac. Elle utilise ses figurines

pour marchander, depuis que les gens ont cessé de venir chez eux pour se faire recoudre.

« Tu sais, nous sommes vernis d'avoir cet endroit – et maintenant une voie de fuite. Nous avons eu de la chance dès le début. De la chance que je sois arrivé tôt à l'aéroport pour vous récupérer toi et ta mère, au retrait des bagages. Que serait-il arrivé si je n'avais pas entendu qu'il y avait de la circulation ? Si je n'étais pas sorti en avance ? Et ta mère ? Elle était si belle, si jeune.

– Je sais, je sais », soupire Pressia en s'efforçant de ne pas montrer son impatience, mais le discours est usé. Le vieillard évoque le jour des Détonations, il y a un peu plus de neuf ans, alors qu'elle en avait sept. Son père n'était pas en ville à cause de son travail. Il était comptable, avait des cheveux clairs et des pieds tournés vers l'intérieur, comme aimait à le rappeler son grand-père, mais c'était un bon quart-arrière. Le football – un sport civilisé qui se jouait sur une étendue d'herbe, avec des casques noués autour de la tête et des officiels qui soufflaient dans des sifflets et lançaient des mouchoirs colorés. « Mais qu'est-ce que ça peut faire, à la fin, que mon père ait été un quart-arrière aux pieds palmés si je ne me souviens pas de lui ? À quoi ça sert d'avoir eu une jolie maman si on ne peut même pas voir son visage en fermant les yeux ?

– Ne dis pas ça, proteste-t-il. Bien sûr que tu te souviens d'eux ! »

Elle ne pourrait dire quelle est la différence entre les histoires qu'il lui raconte et ses propres souvenirs. Le retrait des bagages, par exemple. Le vieil homme le lui a décrit encore et encore – des sacs sur des roulettes, une grande ceinture qui se déplace, la sécurité qui se déploie

en cordon, tels des chiens de troupeau bien dressés. Mais s'agit-il d'un souvenir ? Sa mère a été heurtée de plein fouet par une baie vitrée et est morte sur le coup, lui a-t-il dit. Se l'est-elle jamais rappelé réellement ou l'a-t-elle simplement imaginé ? Sa mère était japonaise, ce qui explique qu'elle-même ait des cheveux noirs brillants, des yeux en amande et un teint uni, à l'exception d'une marque de brûlure rose vif, en forme de croissant incurvé autour de son œil gauche. Son visage est légèrement saupoudré de taches de rousseur qui lui viennent du côté paternel de sa famille. Son grand-père se qualifie lui-même de moitié écossais-moitié irlandais, mais rien de tout cela ne signifie grand-chose pour elle. Japonais, Écossais, Irlandais ? La ville où son père avait affaire (comme le reste du monde pour autant qu'on le sache) a disparu, été anéantie. Japonais, Écossais, Irlandais – rien de tel n'a perduré. « BWI, épelle son grand-père avec emphase, c'était le nom de l'aéroport. Et nous sommes parvenus à nous sortir de là, en suivant les autres qui étaient encore en vie. Nous avons titubé à la recherche d'un lieu sûr. Nous nous sommes arrêtés dans cette ville, qui tient à peine debout, mais qui existe toujours parce qu'elle est proche du Dôme. Nous habitons un peu à l'ouest de Baltimore, au nord de DC. » À nouveau, ces choses ne veulent rien dire. BWI, DC, ce ne sont que des lettres.

Ses parents resteront à jamais des inconnus pour elle, et cette idée la rend malade ; et si elle ne peut les connaître, comment peut-elle se connaître elle-même ? Elle a quelquefois le sentiment d'être coupée du monde, comme si elle flottait – une tache de cendre tourbillonnant dans la lumière.

« Mickey Mouse, poursuit le vieillard. Tu ne te souviens pas de lui ? » C'est ce qui semble l'affecter le plus, qu'elle ne se rappelle ni Mickey Mouse, ni le voyage à Disneyland dont ils venaient juste de rentrer. « Il avait de grandes oreilles et portait des gants blancs ? »

Elle s'approche de la cage de Cricri. Celle-ci est faite de rayons de bicyclette, d'une mince feuille de métal pour le sol et d'une petite porte métallique également, qu'on fait glisser de bas en haut. À l'intérieur, sur un perchoir, est posée une cigale aux ailes mécaniques. Elle passe un doigt entre les fins barreaux et caresse les ailes de filigrane. Aussi loin que remontent ses souvenirs, l'insecte a toujours été là. Vieux et rouillé, il agite encore ses ailes de temps à autre. C'est le seul animal domestique de Pressia. Elle l'a appelé Cricri, quand elle était petite, à cause du cri aigu qu'il poussait, lorsqu'ils le laissaient voler à travers la pièce. Pendant toutes ces années, elle a maintenu ses différentes pièces en état de marche, utilisant l'huile dont les coiffeurs enduisaient autrefois leurs ciseaux pour qu'ils glissent bien. « Je me rappelle Cricri, répond-elle. Mais pas une souris géante qui en pince pour les gants blancs. » Elle se promet qu'un jour elle mentira à son grand-père, si cela peut tout arranger.

Quel souvenir lui reste-t-il des Détonations ? La lumière éblouissante – du soleil à la puissance trois. Elle tenait la poupée dans ses bras. N'était-elle pas trop âgée pour en avoir une ? La tête de celle-ci était reliée à un corps de chiffon marron, avec des bras et des jambes en caoutchouc. Les explosions ont provoqué dans l'aéroport une vague de lumière qui a tout balayé sur son passage et noyé le champ de vision de la fillette, avant que le monde ne vole en éclats et ne fonde à moitié. Il s'est produit un enchevêtrement de vies et la tête de la poupée est devenue

sa main. Et maintenant, bien sûr, elle connaît cette tête par cœur puisque c'est une partie d'elle-même – les yeux qui clignent en cliquetant lorsqu'elle bouge, les traits fins et noirs des cils en plastique, le trou dans les lèvres en plastique où est censé venir se loger le biberon en plastique, la tête en plastique à la place de son propre poing.

Elle passe sa main valide sur la tête de poupée. De l'extérieur, elle devine l'ondulation de ses phalanges prisonnières, les petites bosses et arêtes de ses articulations, la main perdue mêlée au caoutchouc de la poupée par la fusion. Et dans cette main captive ? Elle a la sensation sourde et épaisse de l'autre main qui la touche. C'est sa manière de sonder l'Avant – il est là, une sensation légère, à peine perceptible. Les yeux se ferment avec un clic ; le trou entre les lèvres serrées est encombré de cendres, comme si la poupée elle-même respirait l'air ambiant. Elle tire une chaussette de laine de sa poche et recouvre la tête. Elle la recouvre toujours pour sortir.

Si elle s'attarde, son grand-père va se mettre à raconter ce qui est arrivé aux survivants après les Détonations – les affrontements sanglants dans les carcasses des hypermarchés, les rescapés brûlés et tordus se battant pour des réchauds de camping et des couteaux de pêche. « Je dois y aller avant qu'ils ne rangent leurs étals », lâche-t-elle – avant les patrouilles nocturnes. Elle se dirige vers sa chaise et embrasse sa joue rêche.

« Le marché uniquement. Pas de récupération », précise-t-il, avant de baisser la tête et de tousser dans la manche de sa chemise.

Telle est pourtant bien son intention. C'est son activité favorite, récupérer des résidus pour fabriquer ses créatures. « Promis », lance-t-elle.

Son aïeul se cramponne toujours à la brique mais, en cet instant, son attitude lui paraît subitement triste et désespérée, un aveu de faiblesse. Il sera peut-être capable d'assommer le premier soldat de l'ORS, non le second, moins encore le troisième. Ils viennent toujours en meute. Elle voudrait dire à haute voix ce qu'ils savent tous deux : ça ne marchera pas. Elle peut se cacher dans cette pièce, dormir dans les placards. Elle peut faire sauter la cloison factice chaque fois qu'elle entend un camion de la milice dans le passage et s'enfuir. Elle n'a nulle part où aller.

« Ne t'absente pas trop longtemps !

— Entendu. » Aussitôt, pour le rassurer, elle ajoute : « Tu as raison. Nous avons de la chance. » Mais elle n'en est pas convaincue. Ceux du Dôme ont de la chance, qui s'adonnent à leurs sports casqués, mangent des gâteaux, sont en relation les uns avec les autres et ne se sentent jamais comme des taches lumineuses de cendres tourbillonnantes.

« N'oublie pas ta promesse, ma fille. » L'hélice de sa gorge vrombit. Il tenait à la main un ventilateur électrique de poche quand les Détonations ont retenti (c'était l'été), et maintenant cet objet l'accompagne à jamais. Parfois, il a de la peine à respirer. Le mécanisme est englué par les cendres et la salive. Un jour, il en mourra, quand les cendres s'accumuleront dans ses poumons, que le ventilateur exhalera son dernier souffle.

Elle va à la porte de la ruelle, l'ouvre. Un cri strident retentit, proche de celui d'un oiseau ; puis quelque chose de sombre, recouvert de fourrure, enjambe précipitamment un amas de pierres non loin de là. Un œil humide la fixe. La chose grogne, déplie des ailes lourdes et courtes, avant de filer en direction du ciel gris.

Par moments, elle a l'impression d'entendre ronronner le moteur d'un vaisseau aérien au-dessus de sa tête. Elle se surprend à scruter le ciel à la recherche des bouts de papier qui l'ont un jour rempli – oh ! la manière dont son grand-père lui a décrit le spectacle, toutes ces ailes ! Peut-être, un jour, y aura-t-il un autre Message.

Rien ne va durer, pense Pressia. Tout va changer à jamais. Elle le sent.

Elle jette un coup d'œil en arrière avant de s'avancer dans le passage et s'aperçoit que le vieil homme l'observe, comme il le fait de temps à autre – comme si elle était déjà partie, comme s'il s'exerçait au chagrin.